



«Revolver», de Fuminori Nakamura.
Editions Philippe Picquier, 18€.

L'heure du coup de feu

Tchekhov l'avait énoncé comme une loi devenue depuis un célèbre procédé narratif : «*Si dans le premier acte (d'une pièce) vous avez accroché un fusil sur le mur, alors dans le suivant un coup de feu sera tiré.*» Pour Nishikawa, le narrateur de «Revolver», l'arme est dès le début de l'histoire bien plus qu'un élément décoratif. Un soir pluvieux, ce jeune étudiant de Tokyo trouve un Lawman MK III Magnum CTG auprès d'un homme, mystérieusement mort dans un parc. Fasciné, transporté de joie, il ramasse le revolver et le conserve jalousement comme un bijou dangereux. Jusqu'à être complètement dévoré par cette possession aussi pesante que la mort, hanté par le désir de tuer. L'unique question que se pose alors le lecteur tout au long de ce roman sombre signé du Japonais Nakamura Fuminori est : quand Nishikawa va-t-il tirer ? Noyé peu à peu dans une folie anxieuse et paranoïaque, l'esprit du jeune homme se focalise sur des proies potentielles, fort du pouvoir secret de destruction que lui confère son arme. Sa volonté s'annihile, prise dans l'implacable logique tchékhovienne comme dans une toile d'araignée : j'ai un revolver, donc je dois tuer. «*J'étais un homme libre, censé être maître de ses actes. Je pouvais faire ce qui me plaisait, et me dispenser de faire ce qui me déplaisait. Et pourtant, j'étais incapable de m'empêcher de penser à tirer sur quelqu'un*», confie ainsi le personnage au lecteur. Déstabilisant, «Revolver» a été primé au Japon. Il se lit d'un coup, d'un seul. Et frappe aussi sûrement qu'une balle de Lawman MK III Magnum CTG atteint sa cible.

Myriam HASSOUN